

-LE-

## BON FRIDOLIN

ET LE

## MECHANT THIERRY

VII

LES BONS SEIGNEURS.

Après s'être ainsi entretenu avec le malade, le major se leva et lui annonça qu'il allait retourner au château de son beau-frère et envoyer sur le champ un exprès à la ville avec ordre d'amener le chirurgien plus habile que désintéressé. "Une riche récompense lui sera promise pour votre guérison, ajouta-t-il. Quant aux médicaments et aux autres frais que nécessiteront vos besoins et ceux de votre famille, je m'en charge, c'est mon affaire. Ainsi, du courage, mon ami, tout ira pour le mieux, et bientôt vous vous porterez aussi bien que moi."

Au moment où il allait se retirer, arriva Marguerite avec son tablier rempli de plantes qu'elle avait recueillies dans les champs, d'après les conseils du médecin. Elle était triste et abattue, et ne fut pas peu surprise de trouver auprès de son mari des messieurs de si haute distinction. Mais, lorsqu'elle eut appris ce qui s'était passé et ce qu'on se proposait de faire, il lui fut impossible de se contenir, tant était vive la joie et l'émotion qu'elle éprouvait; elle se mit à pleurer, tomba à genoux et s'écria: "Oh! grâces, grâces vous soient rendues, Seigneur tout-puissant, Dieu de bonté! Vous nous envoyez des secours au moment où nous n'avions plus de ressources, où tout paraissait perdu. Oui, au milieu de leur détresse, les pauvres et les malheureux trouvent en vous un ami fidèle. Jamais encore vous n'avez abandonné ceux qui ont mis leur confiance en vous. Que les faibles accents de notre vive reconnaissance vous soient agréables, ô Dieu, de bonté, notre Père céleste!"

Tout le monde se sentit ému en voyant la piété sincère de cette brave femme. Le jeune Frédéric aussi était charmé de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre; une chose l'inquiétait pourtant, c'était le moyen de prendre pour mener le chevreuil au château. Cet animal était déjà trop fort pour qu'on pût le porter sous le bras jusqu'à Finkenstein; et certainement il n'était pas facile non plus de le conduire avec une corde comme le boucher conduit un veau. On ne trouva pas de meilleur expédient que de prier Fridolin d'accompagner la société avec l'animal docile, qui le suivit comme un chien.

Le médecin de la ville arriva le soir même; il examina la blessure, blâma ce qu'avait fait l'ignorant chirurgien du village, et finit par dire: "Il était temps; car si j'étais arrivé une demi-journée plus tard, j'aurais été forcé de faire l'amputation. Maintenant je vous promets que dans six semaines la blessure sera guérie."

Dès ce moment le docteur, monté sur le cheval du major et accompagné d'un des domestiques du château, vint d'abord tous les jours, et plus tard deux ou trois fois par semaine, à la chaumière du pauvre journalier. Tous les soins lui furent prodigués, et, en effet, six semaines après, Fridolin, Marguerite et Nicolas se rendirent au château pour remercier le généreux officier de tout ce qu'ils lui devaient. Cependant le bon major, qui avait alors une belle fortune, ayant appris du médecin que Nicolas, malgré la parfaite guérison de sa blessure, ne pourrait plus se servir de son bras pour des travaux fatigants, lui fit une pension avec promesse de l'augmenter plus tard, à mesure que Nicolas et sa femme avanceraient en âge. En acquittant le mémoire du médecin, il exhorta sérieusement celui-ci à montrer dans l'avenir plus d'humani-

té envers les pauvres, et à ne pas leur refuser les secours de la science.

Quant au jeune chevreuil, il se trouvait parfaitement à son aise dans le grand parc du château. Il faisait les délices du jeune comte, avec lequel il fut bientôt aussi familier qu'il l'avait été avec Fridolin. Il grandit et embellit de plus en plus; l'année suivante, c'était déjà un superbe chevreuil de première force. Il n'avait conservé sa sauvagerie que pour les étrangers, et même il se montrait méchant envers les personnes incon nues qui n'étaient pas accompagnées par les habitués du château: il s'irritait surtout contre les petits paysans qui se glissaient parfois dans le verger pour y voler des fruits. En apercevant-il un, il s'élançait sur lui, le terrassait à coups de cornes et remplissait ainsi les fonctions de garde champêtre. Mais avec tous ceux qu'il connaissait comme habitants du château, et même avec les étrangers qui venaient le voir accompagnés de quelques personnes de la maison, cet intelligent animal se montrait extrêmement doux. Lorsque le comte et sa famille allaient, pendant la belle saison, prendre le thé sous l'ombrage d'un berceau, en on voyait ce beau chevreuil à la taille élégante s'approcher aussitôt et rôder autour de la table en demandant à chacun un morceau de pain.

Fridolin, qui ne s'était pas séparé sans peine de son animal chéri, avait reçu la permission de venir le voir et d'entrer au château toutes les fois qu'il voudrait. Fridolin profita de cette permission tous les dimanches après vêpres. La noble famille se trouvait ordinairement au jardin, et voyait avec plaisir leur fils et Fridolin se livrer ensemble aux jeux et aux exercices de leur âge. Cependant ils observaient avec soin le jeune étranger. Son intelligence, ses manières honnêtes et son caractère toujours joyeux plaisaient beaucoup au comte et à son épouse. Ils regretteraient que cet aimable enfant ne fût destiné qu'à devenir un simple bûcheron, parce que son pauvre père n'avait pas les moyens de lui donner un autre état. Ces nobles époux résolurent donc de prendre chez eux le jeune Fridolin pour tenir compagnie à leur fils, et de lui faire partager les leçons élémentaires de ce lui-ci, sauf à voir ensuite ce qu'on en pourrait faire, selon ses dispositions et sa conduite. "Car, disaient-ils, il n'est pas de plus noble emploi de la fortune que d'en consacrer une certaine partie à soutenir les enfants pauvres; et la plus belle oeuvre de charité consiste à procurer à ces enfants une éducation capable de les rendre estimables et heureux."

Fridolin fut donc reçu au château de Finkenstein, et participa au bienfait de l'instruction avec le jeune comte, ce dont le pauvre enfant, ainsi que son père et sa mère, témoigna sa vive reconnaissance à ses charitables seigneurs. On le fit habiller convenablement, et, sous ce nouveau costume, il était d'une beauté remarquable. Ce qui était plus essentiel, il sut mériter les bienfaits de la noble famille par ses attentions, sa politesse son caractère toujours aimable et gai, surtout par sa fidélité à toute épreuve. Aussi fut-il aimé et chéri de tout le monde.

Maurice, le vieux garde-chasse, se félicita d'avoir été la cause première du bonheur du jeune Fridolin. "C'est un excellent enfant, disait-il souvent; et tous ceux qui lui ressemblent doivent obtenir les bienfaits de Dieu et l'affection des honnêtes gens."

VIII

EDUCATION DE THIERRY

A quelques lieues du château de Finkenstein, dans la petite ville de Waldon, vivait en ce temps-là un homme honnête et recommandable, nommé Jean Mai, maître maçon fort habile, ou, pour mieux dire, bon architecte. Madeleine, sa femme, appartenait à une famille bourgeoise très considérée. Il jouissait d'une grande aisance, et sa maison, qu'il avait construite lui-même sur la grande place, près de l'église, était une des plus apparentes de la ville.

Les deux époux chérissaient tendrement leur enfant unique, charmant petit garçon plein de gentillesse et de vivacité, et ils ne songeaient qu'à le bien élever. Mais malheureusement les deux parents prirent deux routes opposées. Le père désirait en faire un bon chrétien, un citoyen estimable, tandis que la mère voulait qu'il devint un jour l'homme le plus heureux et le plus considéré de l'endroit. "Écoute, Madeleine, lui dit son mari: tâchons d'abord qu'il soit honnête homme; ensuite le bonheur et la considération viendront d'eux-mêmes."

Le père pensait avec raison qu'une sage éducation doit commencer dès les premières années de la vie, et qu'il faut s'y prendre de bonne heure pour réprimer l'égoïsme naturel et les désirs violents de l'enfance. Madeleine, au contraire, ne songeait qu'à l'extérieur, à bien parer son petit Thierry; elle lui enseignait surtout à se tenir bien droit, à marcher d'un air dégingé et à saluer avec grâce, fermant du reste les yeux sur ses défauts naissants, que le père s'efforçait en vain de réprimer. La mère ne voulait pas entendre parler d'une pareille sévérité, elle ne put jamais infliger la moindre punition à son enfant. Lorsque le petit mutin se mettait, selon sa coutume, à crier, à pleurer, ou à en faire semblant, afin d'obtenir quelque chose, elle accourait aussitôt pour satisfaire ses moindres désirs. Sa tendresse maternelle l'empêchait de le corriger et de l'habituer à une prompt obéissance. Elle ne tarda pas à sentir les funestes suites de sa faiblesse, et bientôt il lui fut impossible de le maîtriser.

Jean Mai était malheureusement obligé de travailler toujours hors de la maison. Il avait entrepris la construction de plusieurs bâtiments, non seulement en ville, mais encore dans les villages voisins. Forcé de se rendre dès le point du jour à son ouvrage, il ne rentrait à la maison qu'à l'heure du dîner ou vers le soir; quelquefois il partait le lundi, et ne revenait que le dimanche. L'éducation de Thierry reposait alors sur les soins de sa mère, qui ne cessait de le gâter. Souvent le père lui disait: "Ma chère Madeleine, sois plus sévère à l'égard de cet enfant, qui nous déçoit. Suis mon exemple: il faut que nous nous prions un mutuel appui; si tu détruis ce que j'élève, comment non oeuvre pourra-t-elle réussir?" Quoique Madeleine ne manquât pas d'esprit, sa tendresse l'aveuglait à tel point, qu'elle avait l'air de ne pas s'apercevoir des plus grandes fautes de son fils, ou les laissait impunies.

Thierry n'était encore qu'un enfant fort jeune, et déjà il se permettait de lever la main sur sa mère; celle-ci, loin de l'en corriger, se contentait de lui dire: "Sois plus sage, petit vilain, ou je ne t'aimerai plus." Un jour il osa frapper son père, qui voulait lui ôter des mains un couteau fraîché-

ment aiguisé. Celui-ci prit aussitôt la verge, et lui en appliqua quelques bons coups sur les doigts. La mère s'écria: "De petits enfants comme lui connaissent-ils le mal qu'ils peuvent faire aux autres ou à eux-mêmes?"

"C'est justement parce qu'ils ne le connaissent pas qu'il faut le leur faire sentir, répondit le père. Certes, je n'approuve pas la manie de battre les enfants; quand les remontrances suffisent, je ne voudrais pas employer d'autres moyens; mais les germes du vice doivent être extirpés de bonne heure."

Un jour Jean entra dans la chambre de Thierry pour y prendre quelques dessins et des plans de bâtiments, et il aperçut au fond d'une armoire deux belles pommes qui n'étaient pas encore mûres. Il lui demanda de qui il les avait reçues: "C'est François, le fils du pharmacien, qui me les a données," répondit l'enfant. Le père alla questionner François, qui ignorait absolument ce fait; et Thierry, convaincu de mensonge, fut obligé d'avouer à la fin qu'ayant aperçu des pommes dans l'herbe au travers de la fenêtre grillée d'un rez-de-chaussée qui donnait sur un verger voisin, il les avait amenées à lui par le moyen d'une perche, au bout de laquelle il avait fixé un gros clou en forme de crochet. Madeleine était sur le point de rire de l'espièglerie de son fils en admirant son esprit inventif; mais le père dit d'un ton sévère: "Cette action est le fait d'un voleur." Et il châtia son fils avec une rigueur dont il n'avait pas encore usé. La mère, éplorée, s'écria: "C'est bien la peine pour deux misérables pommes, qui valent à peine un sou, de punir si cruellement ce pauvre petit!"

"Ce n'est pas pour la valeur des pommes, répondit le père, que j'agis ainsi, mais parce que l'enfant n'a pas écouté la voix de sa conscience, et qu'il n'a consulté que sa gourmandise et le plaisir de ses yeux. Loin d'obéir à ce qui est juste et bon, il n'a cédé qu'à son désir; il a violé les commandements de Dieu, et, semblable à la brute, il s'est laissé entraîner par un mauvais penchant: c'est le commencement de la perversité. Le paradis fut perdu pour une pomme; et, si cette action restait impunie, l'enfant prendrait goût au vol, s'enhardirait à soustraire encore d'autres objets, et notre Thierry finirait par devenir criminel, impie: il oublierait Dieu, et serait le plus malheureux des hommes."

Le père chercha encore par divers autres moyens à faire sentir à l'enfant toute la gravité de la faute dont il s'était rendu coupable. A l'heure du souper, il lui dit: "Un voleur et un menteur n'est pas digne de s'asseoir à table avec d'honnêtes gens!" Thierry fut donc mis à genoux dans un coin de la chambre, et puni de sa gourmandise qui l'avait porté au vol, en ne recevant pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Mais la mère réserva secrètement à son petit bijou, comme elle l'appelait, de la viande et des confitures, et lui dit en le caressant: "Mange, mon cher petit ange; ne pleure pas. Ton père est trop sévère à ton égard; mais ne prends pas cela trop à cœur, ne t'en chagrins pas. Demain, toute la journée, il sera absent de la maison, et tu pourras alors t'amuser tant que tu voudras." C'est ainsi que l'aveugle tendresse de la mère détruisait l'effet de la sage sévérité du père. Elle chercha même, dès ce moment, à jeter un voile sur toutes les fautes dont Thierry se rendait coupable en l'absence de son mari. L'enfant ne tarda pas à s'en apercevoir, et n'en devint que plus indocile et plus intraitable.

Quelle que fût son père, Thierry avait cependant conservé pour lui un respect vraiment filial; ce respect était même plus sincère que l'affection qu'il montrait à sa mère. Celle-ci s'en étonnait souvent; elle ne réfléchissait pas que Thierry honorait son père et la méprisait en secret, et qu'il ne peut y avoir de l'amour filial là où le res-

pect n'existe plus. Le père lui disait souvent: "Chère Madeleine, ton enfant doit d'abord apprendre à craindre ses parents; son amour se développera plus tard. Il en est de ces principes comme de la crainte et de l'amour de Dieu: La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse; l'amour en est la perfection et la couronne."

Aussi le père, pour inspirer à son fils cette crainte salutaire, lui parlait souvent de Dieu avec la plus profonde vénération, et cherchait à lui inspirer ces pieux sentiments dont son cœur était rempli, et dans lesquels il trouvait son propre bonheur. Il tâcha en même temps de graver dans cette jeune âme une profonde horreur du péché, et lui apprit une foule de belles prières pour invoquer la grâce du Seigneur.

Par malheur, cet excellent père fut trop tôt ravi à sa famille. Jean Mai était chargé de la reconstruction d'un puits très profond. Il y descendit un jour, à peine y était-il depuis quelques minutes, qu'il éprouva un refroidissement subit. Il retourna chez lui et se coucha; mais son indisposition prit bientôt un caractère alarmant. Sentant qu'il ne se rétablirait pas, il se hâta de mettre ordre à ses affaires temporelles et spirituelles, et après avoir reçu le saint viatique avec une dévotion exemplaire, il voulut encore profiter de ses derniers moments pour exhorter la mère à élever leur enfant dans les salutaires principes du christianisme et lui donna, autant que ses forces le lui permirent, d'excellents conseils à cet égard. Il fit aussi venir son fils, et lui recommanda de vivre en honnête homme et en

A peine cet homme de bien eut-il terminé cette exhortation paternelle, qu'il sentit de nouveau ses forces défaillir; d'une main déjà glacée il bénit encore son fils, ainsi que son épouse; puis il mourut regretté de tout le monde. La mère, inconsolable, et le malheureux orphelin arrosèrent de leurs pleurs le corps de ce bon père, et répandirent des larmes amères sur sa tombe.

VI

LE MAUVAIS SUJET.

A la perte d'un père bien-aimé, Thierry avait d'abord ressenti une sincère affliction; mais bientôt il fut content de se voir affranchi d'une surveillance sévère, et d'être dorénavant maître de ses actions; car il savait flatter si adroitement sa mère, qu'elle ajoutait foi à ses mensonges, et lui accordait tout ce qu'il voulait.

Le père de Thierry avait eu soin de l'envoyer régulièrement à l'école. Tant que ce brave homme avait vécu, l'enfant s'était distingué par des progrès constants. Il était obligé, chaque soir, d'apporter son livre d'école et de réciter à son père ce qu'il avait appris dans la journée. Souvent aussi le père allait trouver l'instituteur pour s'informer de la conduite de son enfant en classe; recevait-il des plaintes, Thierry était sévèrement puni; aussi l'enfant redoutait-il plus les punitions de la maison que celles de l'école.

Mais Thierry s'aperçut bientôt que sa mère, restée seule chargée de le surveiller, laissait aller les choses comme il voulait. A la vérité il continuait encore à lire dans son petit livre; mais, loin de le reprendre quand il faisait des fautes, elle ne lui prodiguait que des caresses et des éloges; elle trouvait toujours admirables ses cahiers d'écriture, pourtant négligés: tout ce que faisait son petit Thierry était charmant. L'enfant sut tirer grand parti de cette faiblesse maternelle; il avait de jour en jour moins envie d'apprendre. Plus occupé de s'amuser à l'école que de s'instruire et de faire des progrès, il ne trouvait de plaisir qu'à troubler la classe, à jouer des tours à ses camarades et à les empêcher d'étudier. Quand on le punissait, il allait, en pleurant, se plaindre à sa mère, et lui débitait une foule de mensonges: alors celle-ci s'irritait contre le maître. Madeleine était une femme naturellement

bonne et ne manquait jamais d'égarer envers personne; mais gronder ou châtier son petit Thierry, c'était lui arracher les entrailles. Dans un mouvement de vivacité, elle se rendit un jour à l'école, et en présence de tous les élèves accabla l'instituteur de reproches injustes, exprimés de la manière la plus inconvenante. A la maison même elle continua ses déclamations contre l'instituteur, elle le tourna ridicule, de sorte que dès ce moment Thierry n'eut plus aucun respect pour son maître.

Le curé de l'endroit, ayant appris les démêlés de la mère de Thierry et de l'instituteur, la fit appeler pour lui adresser des remontrances et lui expliquer le tort qu'elle avait eu de molester un homme qui n'avait fait que remplir son devoir.

Là-dessus le curé peignit à la mère les nombreux défauts de Thierry, et lui raconta sa conduite à l'école et ses mauvais tours, qui dénotaient déjà en lui un petit vaurien. Madeleine lui répondit avec feu: "Monsieur le curé, mon fils n'est pas aussi méchant que vous le croyez: toutes les choses que vous venez de me raconter ne sont que des espiègleries, des badinages d'enfant, des étourderies pardonnables à son âge, et dont il ne vaut pas seulement la peine de parler; car on ne peut pas exiger qu'un garçon qui n'a que dix ans soit sans défaut: personne n'est parfait dans ce monde."

**Le plus beau des trésors pour un jeune homme, c'est la santé.**

Soyez un jeune homme plein de force et d'activité, ne passez pas votre jeunesse à souffrir. Souffrances inutiles endurées par

**M. MISAEI CARDINAL**



M. MISAEI CARDINAL.

"Depuis deux ans, dit M. Cardinal, je souffrais de maladie de rognons qui provenait d'avoir travaillé trop fort, d'avoir mangé trop vite et de ne pas avoir pris assez soin de ma santé. Pendant ces deux années, j'ai essayé deux médecins qui me donnèrent beaucoup de remèdes et me coûtèrent beaucoup d'argent, mais je n'ai pu obtenir d'eux aucune satisfaction. C'est alors que j'ai commencé à prendre les Pilules Moro, et après douze boîtes j'étais parfaitement guéri. C'est pourquoi je suis heureux de donner mon certificat et aussi mon portrait; je prouverai mieux ainsi que c'est bien vrai que je suis guéri." Misael Cardinal, St-Joseph d'Orléans, Ont.

**POUR LES Cultivateurs**

J'ai le plaisir d'annoncer aux cultivateurs des Lots 1 et 2 que je suis le seul agent français pour Instruments Aratoires, Voitures, Harnais, etc. pour ces deux Lots. Je représente la célèbre compagnie Frost & Wood, et je vends tout article à des prix et des termes convenables à tous.

**Charrues, Herses, Faucheuses, Lieuses, Semoirs, etc.**

**Aussi: Voitures Harnais, etc.**

On peut obtenir de moi, à Tignish, tous les Réparages dont on a besoin.

J'ai un Entrepôt à Tignish où tous peuvent obtenir ce dont ils auront besoin.

**Edmond P. Gallant**  
Étang des Clous